

La Belle Ernestine

Guy de Maupassant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LA BELLE ERNESTINE

La belle Ernestine ! Tout le monde a entendu prononcer ce nom ; tout le monde l'a lu dans les journaux. Depuis vingt ans, chaque année, ces trois mots : « la belle Ernestine », reviennent sous la plume des chroniqueurs ; et bien des lecteurs, sans doute, se demandent quelle est cette femme aussi connue que Thérésa ou M Léonide Leblanc, dont la beauté est devenue proverbiale, et qu'on ne voit point aux premières.

La belle Ernestine est une aubergiste de Saint-Jouin, de Saint-Jouin près Étretat.

Belle ? elle le fut certes beaucoup plus qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais elle est demeurée intéressante autant que femme du monde, curieuse à tous égards, vrai personnage de roman.

Je ne puis aller chez elle, la voir, l'entendre parler d'elle, de sa vie, sans être obsédé par le souvenir de George Sand. Oh ! si le grand et charmant romancier l'avait connue, bien connue, il en aurait fait certes un des plus curieux personnages de ses livres, un de ces personnages attendrissants, philosophants, mi-paysans, pleins de dessous et de dedans, vivants plaidoyers pour des thèses morales, un de ces types champêtres et doux, un peu malheureux toujours, pliés sous quelque brutale méchanceté de l'existence, un de ces êtres sympathiques en qui se complaisait son talent rêveur et séduisant.

⁂

Saint-Jouin n'est pas loin d'Étretat. Allons-y à pied, si vous voulez.

On monte d'abord la côte du Havre, puis on prend à droite dans un léger pli de terre ; on passe entre deux fermes, deux belles fermes normandes, riches, cossues, avec de longs bâtiments couverts de chaume, des granges, des écuries, des étables, des hangars et la maison des fermiers, une sorte de petit château coiffé d'ardoises. Dans les vastes cours, sous les pommiers à cidre, des vaches nonchalantes et couchées, le ventre écrasé par terre, la mamelle tombée dans l'herbe, ruminent avec un grand mouvement en biais de leurs mâchoires lentes et fortes.

Puis on traverse des champs. L'horizon de gauche est fermé par des villages, des arbres, un clocher pointu. À droite, la côte brusquement tombe à la mer en une chute, de cent mètres, et l'on voit la grande nappe bleue sur qui se répand le soleil, et des voiles partout, les unes toutes blanches, flambantes, joyeuses, les autres brunes ; et parfois un grand vapeur empanaché de fumée, qui descend vers Le Havre, ou monte vers le nord.

La route s'enfonce entre deux collines et nous entrons en une série de ces petits vallons tortueux qui créent le charme si particulier des environs d'Étretat.

Ils sont nus, ces vallons, plantés d'ajoncs jaunes au printemps, jaunes comme un manteau d'or, et verts en été. Ils se déroulent avec une fantaisie charmante, imprévue et toujours coquette. Ils vont à droite, à gauche, se redressent et se courbent encore. Parfois on y rencontre des bouquets d'arbres, des bois de cent pas de long, et parfois des blés mûrs qui ondulent avec un bruit pareil à un crépitement.

Et l'on répète, malgré soi, ces vers qui reviennent sans cesse à l'esprit, ces admirables vers d'un des plus grands poètes du siècle, Leconte de Lisle :

Seuls les grands blés mûris, comme une mer dorée
Se prolongent au loin, dédaigneux du sommeil ;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.
Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'élève, et va mourir à l'horizon poudreux.

Voici Bruneval, une vallée profonde qui court à la mer, et où on essaye, en vain jusqu'ici et sans espoir pour l'avenir, de créer une station de bains.

On remonte par un sentier tout droit ; on pénètre en un hameau de fermes, le chemin passant entre les fossés verts plantés de grands arbres que secoue éternellement et que fait chanter le vent du large, et on arrive au village où demeure la belle Ernestine.

⁂

Une entrée de manoir campagnard mène devant une ancienne et jolie maison, toute vêtue de plantes grimpantes. En face un beau potager, puis, plus loin, séparée par une haie, une cour herbeuse, qu'ombrage un vrai toit de pommiers.

L'hôtelière attend devant sa porte, rieuse et toujours fraîche. C'est une forte fille, mûre maintenant, belle encore, d'une beauté

puissante et simple, une fille des champs, une fille de la terre, une paysanne vigoureuse.

Le front et le nez superbes, le front droit, tourné comme un front de statue, le nez continuant la ligne droite qui part des cheveux, rappellent les Vénus, bien qu'ils soient jetés, comme par mégarde, sur une tête à la Rubens.

Car toute cette fille semble Flamande, par sa carnation, sa structure, son rire osé, sa bouche forte, bien ouverte. C'est une de ces servantes charnues et saines qu'on a vues danser dans les kermesses du grand peintre.

Mais, il fallait la voir vingt ans plus tôt, la belle campagnarde rusée qui sait, d'un sourire ou d'un mot, se faire donner des vers par tous les poètes, des autographes par tous les illustres, des dessins par tous les peintres.

Sa maison en est pleine. En voici signés Dumas père, d'autres signés Dumas fils. Tous les noms du siècle sont là.

Belle Ernestine,
À vos yeux je devine
Que vous voulez un autographe,
Le voilaphe.

Paroles et musique : signées Jacques Offenbach.

Et chaque peintre passant par Étretat (tous y sont venus) paya son tribut.

Mais si les artistes ont saisi le caractère curieux et si particulier de cette femme, les simples baigneurs souvent la mécon-

naissent. Et comme elle a de l'esprit, beaucoup d'esprit, elle en rit.

Que de fois des gens sont venus pour contempler la belle Ernestine, des gens qui s'attendaient à des atours, à des manières, à des grâces apprises, à des coquetteries de Parisienne !

Arrivés en face de cette forte fille en robe d'indienne, ils demandaient : « Où donc est la belle Ernestine ? » Et elle répondait, enchantée : « À l'est partie, pou l'moment, mais a va rentrer. » Les gens attendaient avec patience, déjeunaient, attendaient encore, buvaient toujours, puis, las, enfin faisaient atteler ; et comme ils montaient en voiture, Ernestine, riant comme une folle, leur criait au nez : « Mais v'là six heures que vous me r'gardez, j'vous ai servi l'déjeuner et tout c'que vous avez voulu. C'est mai la belle Ernestine ! »

Et elle s'asseyait pour rire à son aise devant les voyageurs stupéfaits.

Elle est l'amie, je dis l'amie, de la moitié de ses clients, qu'elle séduit par sa grâce rustique et sa bonne humeur toute ronde.

L'an dernier, la reine d'Espagne vint la voir et fit annoncer sa visite. Tout le monde, hormis Ernestine, perdit la tête dans la maison. On rêvait de plats extraordinaires pour ce royal déjeuner. Un pensionnaire parlait déjà d'envoyer chercher un chef au Havre. Mais Ernestine calma ces ardeurs : « Une reine, eh ben ! une reine c'est fait comme moi. J'vas li servir des tripes à c'te femme. J'suis sûre qu'a n'en mange pas souvent et qu'a l'aimera mieux ça qu'tous vos plats. »

La reine reprit trois fois des tripes !

Puis, à la fin du déjeuner, comme un de ces hommes en qui tous les respects sont plantés avait conseillé à Ernestine d'enlever du mur un autographe d'Emilio Castelar, elle s'approcha de l'auguste convive :

« Dites donc, la Reine, on m'a dit d'enlever ça parce que vous alliez venir. C'est-il vrai que ça vous fâchera que je l'aie laissé ? Mais voyez-vous, M. Castelar est mon ami, et, moi, je n'cache jamais mes amis. »

La reine répondit : « Vous avez eu raison. M. Castelar est notre ennemi ; mais je sais lui rendre justice ; c'est un homme de grand talent. »

Quand la voiture royale s'en alla, Ernestine, debout sur la porte, cria : « Au revoir, la Reine ! » Un monsieur présent, un peu choqué, lui dit : « Vous l'empêcherez de revenir, vous être trop familière. » Elle riposta : « Eh bien, si a n'veut pas r'venir, a ne reviendra pas. Moi je n'me gêne point. »

La reine d'Espagne revint deux fois.

⁂

On pourrait raconter sur Ernestine des multitudes d'anecdotes. Elle a vu tant de monde et tant de choses !

Au moral on ne la connaît guère. Elle est brave fille, familière, avec des dehors toujours joyeux et, peut-être, des dedans pas toujours gais. En elle semble s'être incarné l'esprit normand, bon enfant, rieur et rusé. Car elle est rusée comme personne, mais rusée dans le bon sens du mot, sans aucune perfidie méchante, rusée inconsciente, astucieuse par instinct, pleine de moyens, de di-

plomatie voilée, d'habiletés campagnardes, d'intentions dissimulées.

D'un coup d'œil elle pénètre et connaît ses clients, elle les juge et les jauge. Et elle ne se contente pas de les servir selon son appréciation, mais elle leur parle comme il faut leur parler, et, avec un air superbe de franchise, flatte délicatement leurs opinions, les amuse et les séduit, les édifie au besoin.

Si quelque romancier voulait écrire un roman sur les paysans, elle serait un type absolument superbe à connaître et à décrire.

⁂

En sortant de chez Ernestine, on va voir la falaise de Saint-Jouin, la plus magnifique de la côte.

Ce n'est plus la muraille droite et blanche d'Étretat, mais un chaos étrange de roches éboulées, les unes accumulées comme des ruines de châteaux anciens, les autres gisant çà et là au milieu d'herbes hautes où bouillonnent des sources.

Et l'on sait, à n'en pouvoir douter, l'abbé Cochet, nouveau Faria, l'ayant écrit et raconté, l'abbé Cochet, ce père d'Étretat, l'antiquaire bien connu, mort aujourd'hui, on sait, dis-je, que dans ces roches bouleversées un gros trésor est caché.

MAUFRIGNEUSE.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Belle_Ernestine. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.